

I

Le 28 août, après vingt-deux mois et vingt-six jours de service militaire, Cumali Kırıkçı reçut sa feuille de route des mains du lieutenant-colonel. Passant d'un train à un camion, il mit quatre longs jours à parcourir la route entre Demirköy et sa région natale et arriva chez lui le 1^{er} septembre lors de l'appel à la prière de l'après-midi. Après avoir baisé la main de Naime gelin*, sans même prendre le temps de se laver, il se précipita sur son lit sans attendre qu'il soit fait, se tourna face au mur et ferma les yeux. Avant de s'assoupir, il pensait pouvoir dormir au moins une semaine d'affilée. Mais les réactions de Hacıfifa étaient imprévisibles : c'était un homme très dur qui ne lui avait jamais pardonné de n'avoir pas dépassé le collège et depuis des années, il faisait tout ce qu'il pouvait pour l'embêter : peut-être allait-il encore faire des histoires. D'autant plus qu'il y avait quelque chose d'inhabituel : Hacıfifa, depuis près de quatre mois, négligeait totalement ses affaires et passait ses journées, de l'aube jusqu'au coucher, chez Zarfif

* Terme désignant l'épousée, la belle-fille, celle qui est "arrivée" dans la famille. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

le Tailleur à se faire coudre des *şalvars** et des gilets. Depuis des années, il portait le même *şalvar*, le même gilet, la même veste et la même chemise. Et il les faisait toujours coudre par Zarif le tailleur. Ses gilets de chasse en velours à huit poches, ses *şalvars* noirs dont l'entrejambe descendait jusqu'aux genoux, ses ceintures blanches brodées d'or faisant huit fois le tour de sa taille épaisse et ses souliers qui crissaient avaient fini par devenir légendaires. Il n'aimait guère les vieux vêtements, aussi s'en faisait-il coudre régulièrement de nouveaux. Mais depuis quatre mois cela avait pris un caractère ininterrompu. "Dis donc Zarif, lui avait-il dit un jour, je n'aime pas trop ta façon de regarder ni tes manières ! Je crains que tu ne sois entre les griffes d'Azraël et que tu ne partes bientôt les pieds devant ; à cause de toi je vais devoir me balader en caleçon et maillot de corps, alors, quoi que tu en penses, tu vas travailler pour moi jusqu'à ce que tu t'en ailles !" Et ensuite, il avait réellement fait travailler le pauvre homme. D'après Ahmet le Battu, il était impossible de connaître les desseins de ce fraudeur. Selon certains, Hacarifa, convaincu que Zarif allait mourir, agissait ainsi par pur égoïsme : l'effrayante prévision n'était certes pas à négliger vu que le pauvre homme allait nettement en s'étiolant ; d'autres encore pensaient qu'il avait choisi cette solution parce que cela faisait longtemps que plus personne n'apportait de quoi coudre à Zarif le tailleur et qu'il savait d'expérience qu'il ne pourrait aider autrement son plus vieil ami. Quoi qu'il en soit, cette affaire s'était muée pour tous les deux en une véritable passion : Hacarifa achetait des

* Sorte de pantalon très ample porté dans les campagnes anatoliennes.

quantités de tissus et les apportait à Zarif qui, de son côté, sans piper mot, coupait continuellement, d'après les mêmes mesures, les mêmes *şalvars* larges à l'entrejambe et les mêmes gilets de chasse, à la seule condition que Hacarifa restât assis à ses côtés pour l'aider afin qu'il n'eût pas à payer un apprenti. Hacarifa avait accepté cette condition et faisait le planton près de lui ; à ceux qui lui demandaient comment un homme de son genre pouvait ainsi perdre son temps, il disait : "C'est comme ça et puis, le gamin ne va pas tarder à revenir." Aussi, à peine deux heures après que Cumali se fut jeté sur sa couche et eut sombré dans un profond sommeil, Hacarifa le réveilla en le touchant du bout de sa canne ; il commença par le sermonner sous prétexte qu'il ne s'était pas rendu au magasin – comme s'il eût pu l'y trouver s'il y était allé –, puis il lui fit savoir qu'il devait prendre la route de très bonne heure le lendemain matin.

— Alors, c'est d'accord ? lui demanda-t-il.

Cumali, encore sous l'influence des deux années écoulées, plaça ses doigts sur les coutures de son pantalon et dit :

— C'est d'accord.

La nuit était tombée depuis longtemps. Cumali se contenta de goûter aux plats que Naime gelin apporta les uns à la suite des autres et quitta rapidement la table en disant qu'il était rassasié. Ensuite il sortit de chez lui, après avoir glissé dans sa poche le petit miroir à manche d'argent qu'il avait acheté au marché de Kırklareli, et alla rôder autour de la maison de Bedriye abla dont il s'approcha plusieurs fois, silencieusement, en jetant un coup d'œil par la fenêtre, mais il vit à chaque fois, assis devant son verre de raki, le sergent Hasan Hüseyin qui, question rudesse, pouvait en remontrer à Hacarifa. Cumali était bien fiancé à

Bedriye abla, mais s'il s'était avisé de frapper à sa porte, le sergent lui aurait rapidement réglé son compte. Quant à Bedriye abla, c'était à se demander si ses sentiments d'alors ne s'étaient pas estompés car elle n'alla ni à la porte ni à la fenêtre de derrière. Cumali, courbant l'échine, rentra chez lui de fort mauvaise humeur. Le lendemain, avant même le lever du jour, emportant dans son sac les registres à couverture noire, un peu de pain, du fromage et des œufs durs, il enfourcha la nouvelle jument de son père et, pendant exactement six jours, se balada dans au moins deux douzaines de villages pour recouvrer les créances et s'entretenir au sujet des terres avec bon nombre d'associés. Durant tout ce temps, lui pesa sur le cœur comme la meule d'un moulin le fait de n'avoir pas vu, ne serait-ce qu'un instant, Bedriye abla afin de lui donner son cadeau ou de n'avoir pu serrer contre lui son frère de sang Tuzsuz Vaysal. Toutefois pour pouvoir vivre enfin ce qu'il ne cessait de rêver depuis deux ans, il travailla tant et tant qu'il ne prit même pas le temps d'aller se faire raser chez l'un ou l'autre des barbiers de village.

Au bout du compte, quand Tuzsuz Vaysal en tête et lui derrière, ils franchirent la porte du salon de coiffure, une barbe d'au moins douze jours lui mangeait le visage. Mais à ce moment-là, il était encore loin d'envisager de vouer sa vie à une moustache, il ne songeait même pas en avoir une, même toute mince. Non, pour Cumali ce chapitre était clos : vers seize ou dix-sept ans, comme tous les jeunes gens du bourg, il s'était lui aussi laissé pousser une fine moustache, ce qui à cette époque paraissait tout aussi naturel que de porter une chemise ou de mettre des chaussettes. Mais après vingt-trois mois de service militaire, il s'était habitué à ne plus en avoir, il aurait même pu dire qu'il

se préférait sans : pas de perte de temps devant la glace à arranger sa moustache, une fois la lame posée sur le visage, celle-ci disparaissait en même temps que la barbe. Et contrairement à ce que l'on disait, cela n'ajoutait rien à la virilité. Ne pas avoir de moustache ne l'avait pas empêché de devenir sergent et, à Demirköy tout comme à Kırklareli, des soldats qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam le saluaient. Cumali avait repensé à tout ça au moins une vingtaine de fois.

Mais une question demeurait : allait-il se rendre chez son ancien barbier Zülfü ou chez ce grand échalas de Ziya, le favori des fonctionnaires, des étudiants en vacances et de tous les jeunes du bourg dont le niveau d'étude et la situation financière dépassaient la moyenne ? S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait gardé ses habitudes et serait retourné chez Zülfü où se rendaient surtout les artisans et leurs enfants. Mais Tuzsuz Vaysal s'était mis en tête d'aller chez le barbier Ziya. Tuzsuz Vaysal préférait généralement se ranger à l'avis de ses amis, il était rare qu'il ait un point de vue personnel sur un sujet quel qu'il soit ; aussi n'était-il pas considéré comme des plus éveillés et les gens étaient étonnés de les voir toujours traîner ensemble. "Pourquoi Cumali se trimballe-t-il donc tout le temps avec ce Tuzsuz ?" disaient-il ; cependant, il apparaissait cette fois que Tuzsuz Vaysal, après avoir hérité des innombrables terres de son père, avait mis un point d'honneur à changer de barbier, et pour ce faire, il avait attendu que Cumali rentre du service militaire : il en parla tant et plus et ne cessa de répéter : "Qu'est-ce que l'on a de moins ?" Il est vrai qu'ils n'avaient rien de moins que les autres : ils avaient tous les deux terminé le collège et, entre champs, vignes, vergers, maisons ou boutiques, possédaient plus qu'il n'en

fallait ; Tuzsuz, depuis la mort de son père, trois ans auparavant, vivait en seigneur grâce aux revenus de ses terres et Cumali possédait un immense magasin de tissus. “Le Barbier peut-il trouver meilleur client que toi ou moi ? dit-il. Allez viens, on y va !” Cumali, qui craignait d’être mal reçu, se fit prier un bon moment. Pourtant, contrairement à ses craintes, Ziya le Barbier leur fit très bon accueil : “Entre donc Cumali, dit-il, et toi aussi Vaysal, je croyais que vous ignoriez le chemin de ma boutique.”

Ziya était un excellent barbier, les jeunes du bourg l’avaient d’ailleurs surnommé du nom de sa profession et ne l’appelait plus que *le Barbier*, même en son absence ; cependant, il avait beau ne jamais se fendre d’un sourire et aborder d’un ton solennel, comme s’il s’agissait d’un problème philosophique, les histoires les plus anodines et les sujets les plus hasardeux – ou peut-être était-ce justement pour cela –, ils ne venaient pas là uniquement pour se faire raser ; si l’envie leur en prenait, ils venaient s’asseoir à la boutique juste pour discuter et plaisanter, pour tuer le temps en quelque sorte. Voilà pourquoi celle-ci était toujours pleine, il arrivait même que certains soient obligés de rester debout ; et tel était le cas quand ils entrèrent ce jour-là. Le Barbier les fit tout de même asseoir. Il les présenta ensuite aux employés et enseignants qu’ils ne connaissaient pas. Après en avoir terminé avec la barbe qu’il avait en cours, le maître barbier proposa à Cumali le siège en noyer haut et large qui faisait penser à un trône et que l’on avait surnommé “le Perchoir” en raison de ses longues pattes. Après avoir vigoureusement battu le coussin, il le pria de s’installer et noua autour de son cou des serviettes impeccablement blanches, puis il dit à l’apprenti qui était assis derrière aussi figé qu’une statuette : “Allez mon

garçon, active la ventilation, mon ami Cumali est fiancé avec la fille du sergent Hasan Hüseyin et il revient tout juste du service militaire, on va le raser de près.” Au moment où le garçon tira sur la corde et abaissa l’énorme planche rectangulaire bordée de franges de papiers, qui était accrochée au plafond et au milieu de laquelle trônait la photographie du commandant Mustafa Kemal entourée de celles d’une reine de beauté coiffée d’un croissant de lune doré, des mouches s’envolèrent en tous sens. Ensuite, pendant le rasage, tandis que le fameux système d’aération s’activait au-dessus de sa tête, Cumali vit que la pin-up couronnée d’or passait son temps à lui sourire. Le souffle d’air venant d’en haut, le cliquètement des ciseaux, la douceur du savon, le contact du rasoir lui procurèrent un tel bien-être qu’il donna raison à ceux qui comparaient à un trône le siège en noyer du Barbier, pourtant il avait beau être entouré de moustachus, sans compter la quantité d’hommes à moustache en train de le regarder depuis les photos d’identité coincées dans l’encadrement du miroir en face de lui, la moustache ne l’intéressait guère. Quand, après lui avoir coupé les cheveux et fait la barbe, le Barbier lui demanda si on rasait aussi la moustache, il n’hésita pas un seul instant et répondit :

— Bien sûr.

— Comment, bien sûr ? Je dois donc la raser ? rajouta le Barbier.

— Rase-la et qu’on n’en parle plus !

Le Barbier se tut et, prenant un air solennel, essuya le savon qui restait sur le visage de Cumali, puis, comme si l’énorme miroir qu’il avait face à lui ne suffisait pas, il avança un petit miroir en corne :

— Regarde d’abord et ensuite tu pourras parler, dit-il. Si tu veux mon avis, cela te va très bien, ou du moins cela t’ira très bien.

Cumali, le miroir à la main, contempla son reflet un bon moment, sans rien dire : il n’y avait pas à tergiverser, il se trouvait bien plus séduisant qu’une heure auparavant, mais il doutait que les minuscules poils qui surmontaient sa lèvre supérieure en fussent la cause. Il se demanda par ailleurs si le Barbier pouvait réellement pressentir l’avenir de ce maigre duvet et si un client à moustache était plus fidèle à son barbier qu’un client sans moustache... Peut-être aussi voulait-il s’amuser avec lui ? Il aurait eu du mal à le dire et lui rendit le miroir en disant :

— Je ne sais pas trop.

Le Barbier interrogea Tuzsuz Vaysal et tenta d’obtenir son appui, mais celui-ci dit qu’il serait absurde de se mêler de la moustache et de la barbe d’un homme qui avait fait son service militaire en tant que sergent artilleur. Le Barbier fit alors appel au soutien des clients qui se trouvaient derrière et étaient engagés dans une discussion animée. Ils rappliquèrent aussitôt et approuvèrent unanimement le Barbier, que ce soit Hacasan de Küpçüler, Enver Arslan, le directeur de l’école primaire “la République”, Okkeş Celep employé sanitaire de son état, ou Hacizzet Ocak le chanteur, connu sous le nom d’Aşık* Hasreti et particulièrement chéri par les enseignants et les employés pour sa capacité à mettre en vers tout événement quel qu’il fût. Au même moment entra dans la boutique le physicien Osman *Hoca* surnommé l’Encyclopédie ambulante ; quand on lui demanda son avis, il regarda un temps la moustache de Cumali, caressa les siennes, fort généreuses, puis toussota et se racla la gorge :

— Parbleu, le Barbier a tout à fait raison, dit-il. Cette moustache est encore jeune, mais elle est

* Nom donné aux poètes populaires, sortes de troubadours.

promise à un bel avenir : à ta place, je la laisserais pousser.

— Et tu laisserais pousser quoi d’autre encore si tu étais à sa place ? dit Okkeş Celep.

Mais ni Osman *Hoca* ni aucun autre ne répondit. Quant à Cumali, qui se trouvait toujours sur le Perchoir, il devint rouge de honte et tout prêt à acquiescer. Avant de partir au service, il passait pour un benêt, il avalait tout ce qu’on lui disait, surtout s’ils étaient plusieurs à insister. “Ce garçon ne tient pas du tout de son père !” disait-on de lui. A présent, s’il n’avait pas craint Tuzsuz Vaysal, il aurait aussitôt conclu l’affaire en disant : “D’accord.” Le Barbier l’avait sans doute saisi car il se pencha vers lui pour lui susurrer à l’oreille que Dieu l’avait doté d’un espace conséquent entre son nez et ses lèvres ainsi que d’un visage fait pour porter une moustache digne de ce nom, puis des deux mains, comme si c’était un signe de mépris, il désigna les photos de ses clients presque tous moustachus qui encadraient le miroir.

— Je mets ma main à couper que d’ici quelques semaines tu vas devenir le plus beau d’entre eux.

Il lui adressa ensuite un sourire amical et ajouta, comme si ce travail exigeait une grande responsabilité, beaucoup de temps, d’effort et d’argent :

— Ne te mêle pas du reste, je m’occupe de tout.

Cumali se retourna pour observer Tuzsuz Vaysal ; celui-ci avait la tête penchée comme s’il voulait cacher sa misérable moustache toute clairsemée.

— C’est bon, dit-il, fais comme tu veux.

Aussi sortit-il de la boutique, la barbe rasée de frais, les cheveux courts avec l’ombre d’une moustache qui se dessinait alors qu’il y était entré les cheveux et la barbe en broussaille ; selon son habitude, il mit sa casquette en l’inclinant sur l’oreille droite, puis il se dirigea vers le Marché du Haut

afin de retourner au magasin. Mais le soir approchait et, même s'il n'était pas déjà chez Zarif le tailleur, Hacarifa avait certainement fermé le magasin depuis longtemps. Tuzsuz Vaysal proposa alors de faire un tour sur la route de Kızılçoba. A cette heure-là, toute la jeunesse du bourg et plus particulièrement les étudiants de retour chez eux pour les vacances s'y rendaient, histoire de parader.

— Tu ne vas pas passer ton temps à travailler alors que Hacarifa joue à l'apprenti avec Zarif, il faut que tu voies du monde.

C'est ce qu'ils firent : ils croisèrent quelques connaissances. Cumali en avait rencontré certains le matin même mais, pour les autres, il les voyait pour la première fois depuis son retour. Tous cependant, après avoir dit "Bonjour", abordèrent la question de la moustache : en l'espace d'une demi-heure les mêmes paroles ou presque furent prononcées plus de vingt fois :

— Eh bien Cumali ! Tu te laisses pousser un bout de moustache ?

— Oui, on essaie, c'est une idée de Ziya.

— Formidable, le Barbier sait bien ce qu'il veut.

— Oui c'est son idée, Vaysal peut le confirmer.

— Alors bonne chance pour ta moustache.

— Merci.

De temps en temps, ils se mêlaient à un groupe pour se retrouver ensuite de nouveau en tête à tête. Cumali finit par en avoir assez des allers et retours sur ce bout de route de cinq cents mètres de long et surtout des commentaires au sujet de sa moustache.

— Ce matin encore j'avais une barbe et personne ne me faisait de réflexion, dit-il.

Tuzsuz Vaysal réfléchit un bon moment puis, sait-on comment, trouva une explication tout à fait pertinente :

— La barbe c'est une chose, mais la moustache c'en est une autre.

Laissant la foule, ils partirent en direction de l'ouest en empruntant un chemin de terre sur le flanc de la montagne dénudée puis passèrent en contrebas de Gariplik. Sur leur droite, à travers les peupliers, on pouvait apercevoir la Cahan qui s'écoulait paisiblement sous une nuée d'oiseaux noirs et blancs aux longues ailes qui tournoyaient au-dessus en piaillant, certains descendaient à la surface de l'eau, la frôlaient avant de s'envoler à nouveau. Les deux amis s'adossèrent à un vieux platane et les contemplèrent un moment. Ensuite ils constatèrent que les oiseaux s'étaient brusquement envolés, sans qu'ils aient eu le temps de comprendre dans quelle direction ils s'en étaient allés. La Cahan avait alors une teinte bleu acier et les alentours se parèrent de la même couleur. Tuzsuz Vaysal soupira :

— La mère va m'attendre, dit-il, elle ne met pas la table avant mon retour.

Cumali, quant à lui, ne retourna à la maison qu'une fois la nuit tombée. La table était mise et Hacarifa, assis à sa place habituelle, paraissait très pensif, il ne dit pas un mot du repas, il ne regarda son fils qu'à la fin lorsque ce dernier croqua bruyamment dans la pomme apportée par Naime gelin. C'est à ce moment-là qu'il remarqua sa moustache, et, comme s'il s'agissait d'un projet lointain, il employa le conditionnel pour s'adresser à lui :

— C'est quoi ça ? Tu aurais donc l'intention de te laisser pousser la moustache ?

Cumali se sentit rougir.